EN COULISSE

Qui l'aime la suive

Rencontre avec Laure Leroy, cofondatrice et directrice des Editions Zulma, lieu des voix du monde depuis plus de vingt-cinq ans.

PAR ELISE LÉPINE PHOTO FRANCK FERVILLE

Week-ends exclus, le chat de Laure Leroy vit dans les locaux des éditions Zulma : une idée de sa maîtresse pour lui éviter la solitude. Editrice passionnée, Laure Leroy ne compte pas les heures passées au bureau. Quand je lui demande ce qu'elle fait en-dehors de son temps de travail, elle me répond, en substance, qu'elle… travaille. Elle ne se couche pas sans un livre, consacre du temps à ses auteurs. Quand elle évoque sa vie personnelle, elle est très pudique, presque décourageante. A propos de son enfance, les confessions sont succinctes : « J'étais une petite fille très studieuse. Je n'ai que peu vécu en France, suivant mes parents en Nouvelle-Calédonie, en Australie, en Algérie… » C'est tout. Développer cet aspect de sa vie ne l'intéresse pas. En écoutant Laure Leroy, on comprend très vite que quand elle parle de Zulma, elle parle d'elle, et vice versa. On comprend aussi que sa véritable naissance a eu lieu en 2006, quand elle a pris les rênes de la maison. Pour trouver la femme, cherchez l'éditrice.

De ses souvenirs de jeunesse, elle chérit toutefois celui-ci, qu'elle a tant raconté qu'elle ne sait même plus s'il est réel ou fantasmé : « A seize ans, je lisais *La Recherche du temps perdu*. Au bout de quelques tomes, je me suis mise à me demander qui était ce « Gallimard » sur la couverture. Quand j'ai compris le rôle tenu par l'éditeur dans la naissance d'une œuvre, je n'ai plus eu qu'une seule obsession : faire ce métier. » La jeune femme fait des études de linguistique anglaise, tout en effectuant des stages dans différentes maisons d'édition. A vingt-trois ans, en 1991, elle fonde, avec Serge Safran, les éditions Zulma. « J'étais un bébé éditeur, sourit-elle. La plupart de mes confrères fondent leur propre maison après quinze ans d'expérience. J'ai fondé

la mienne très vite, mais il m'a fallu des années pour apprendre le métier. J'ai appris ce qu'il fallait faire en faisant exactement tout ce qu'il ne fallait pas faire. » Quinze ans après sa fondation, Zulma périclite. « Etant deux à la tête de cette petite structure, nous étions incapable d'avoir un vrai geste d'éditeur. Notre ligne était incertaine, nous avions quinze collections différentes. Nous étions criblés de dettes. » Dos au mur, Laure Leroy lance un ultimatum : « Soit on arrête, soit c'est moi qui prends les décisions. » Elle sait exactement ce qu'elle veut, refuse le compromis. Elle repense la ligne éditoriale (« dix à douze grands formats par ans, pas de théâtre, pas de poésie, pas de sciences humaines »), le catalogue (« je me suis séparée de certains auteurs, j'en ai gardé d'autres »). Elle embauche le graphiste David Pearson, à l'origine des couvertures flashy et psychédéliques des livres Zulma. Une opération flamboyante, mais risquée, souligne-t-elle : « Avoir une ligne graphique aussi caractéristique, c'est aussi être sûr que, si le livre est mauvais, le lecteur s'en souviendra. »

De « mauvais livres » chez Zulma ? Dans la bouche de Laure Leroy, la formule est rhétorique. « Je ne publie que d'excellents romans. Certains sont de véritables chefs-d'œuvre, d'autres sont de parfaits divertissements. Sans être prétentieuse ni élitiste, je vous garantis un formidable moment de lecture, et les couleurs de la diversité du monde. » L'ouverture sur le monde : voilà la véritable obsession de l'éditrice, en quête permanente de voix venues d'ailleurs, qu'elle superpose à ses « plumes » françaises. En collaboration étroite avec ses traducteurs, elle écume les littératures indiennes, africaines, haïtiennes... « Il existe de véritables continents littéraires dont nous ignorons tout en France », rappelle celle qui a révélé l'Haïtien Mackenzie Orcel, le Darfouri Abdelaziz Baraka Sakin, le Javanais Pramoedya Ananta Toer… L'an dernier, elle a lancé *Apulée*, revue annuelle de réflexion axée sur l'Afrique et la méditerranée, dirigée par l'un des auteurs phare de la maison, Hubert Haddad. Le second volume paraît ce mois-ci : un pari réussi des éditions Zulma. « Le métier d'éditeur est terriblement difficile, dit-elle, parce qu'il nécessite une multitude de compétences. » Editrice, Laure Leroy est aussi agent pour un certain nombre de ses auteurs étrangers, dont le succès français a favorisé la diffusion à l'étranger. Elle gère ses relations presse, suit toutes les étapes de la fabrication et de la diffusion de ses livres. « Il y a un orgueil absolu à faire des choix, à décider qu'un livre est génial : c'est là que je puise l'énergie de faire ce métier. Je suis hyper possessive, mais je sais aussi où est ma place vis-à-vis des auteurs. Il faut une immense humilité pour comprendre que ce sont eux, et non leurs éditeurs, qui démultiplient l'univers par le biais de leur création. » Sûre d'elle, Laure Leroy réussit la prouesse d'inviter le monde entier dans le microcosme littéraire français. L'indispensable passeuse de livres conclut en toute modestie : « Je n'apporte rien à personne. C'est le monde qui m'apporte tout. »

AddictOCulture

Les éditions Zulma : Laure Leroy ou la passion pour les littératures du monde entier

8 février 2017 • Commenter • par Velda

Écrit par Velda

Les livres des **éditions Zulma** se reconnaissent au premier coup d'œil. A leurs couvertures bien sûr, qui se déclinent en couleurs et en formes subtiles depuis 2005 grâce au « flair » de **Laure Leroy** et au talent du graphiste **David Pearson**.

A leur contenu surtout : **Zulma** nous fait connaître les littératures du monde entier, avec un discernement et un goût certain, qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à **Laure Leroy**, la directrice éditoriale de la maison. Douze livres par an, douze romans parfaitement édités et traduits, présentés à leurs lecteurs fidèles dans une robe de papier d'une élégance unique et inimitable. **Laure Leroy** a bien voulu nous recevoir et nous parler de sa conception de l'édition. Un grand merci à elle.

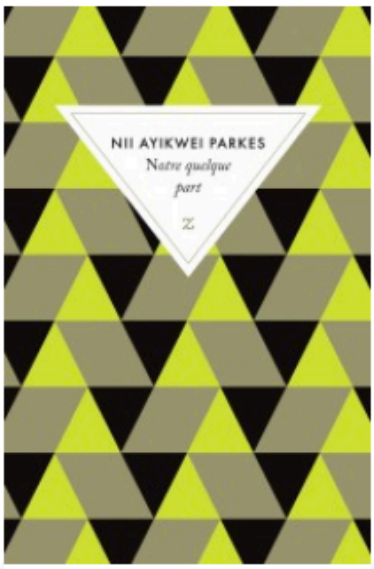
Laure Leroy, directrice éditoriale des éditions Zulma, parle avec passion des nouveautés du mois de janvier, « Premières neiges sur Pondichéry » de Hubert Haddad, et « Le monde des hommes » du romancier indonésien Pramoedya Ananta Toer.

Pouvez-vous nous raconter l'histoire de Zulma ?

La maison a été fondée en 1991, puis refondée en 2006. Cette date correspond à un changement dans la ligne éditoriale, et aussi au choix du graphiste **David Pearson** pour les couvertures. Au bout de 15 ans, j'ai eu envie de faire table rase, de regarder ce qui était bien et ce qui l'était moins, de relancer la maison. Quand **Zulma** a été créée en 1991, j'avais 23 ans. A cet âge-là, on a plein de courage et d'envies, on veut s'essayer à plein de choses. En 2006, j'ai eu la sensation que je pouvais avoir une proposition différente, plus structurée. Dès 2005-2006, l'idée a été de publier peu de livres et en même temps de développer une grande ouverture sur le monde, qu'il s'agisse de littérature française ou du monde entier. J'ai aussi voulu travailler sur des langues moins traduites, trouver des voix nouvelles et passionnantes. Des voix uniques pour dire le monde et sa diversité, une manière de raconter,

une vraie histoire, une sensibilité. C'était donc un grand écart sur le plan éditorial, simultanément à la décision de limiter le nombre de livres publiés chaque année. Avant, je publiais de très bons auteurs, des essais également, mais cela ne cadrait plus dans le nouveau projet. Là, pas de théâtre, pas de poésie, pas de sciences humaines, pas de littérature de genre. Mais de la fiction, romans et nouvelles. Je ne voulais plus courir plusieurs lièvres à la fois mais, très précisément, faire découvrir en France ces voix du monde.

Comment décririez-vous la différence de démarche entre la publication d'une traduction et celle d'une œuvre francophone ?



« Notre quelque part », de l'auteur ghanéen Nii Ayikwei Parkes

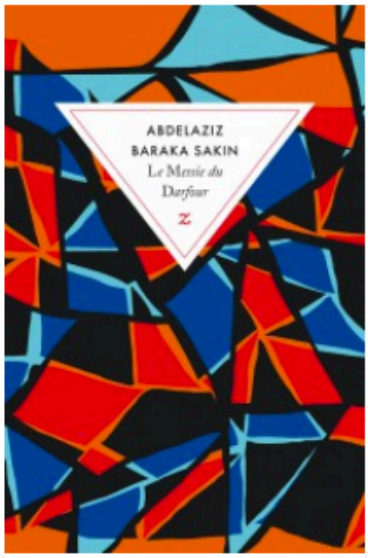
Le travail de prospection, déjà, est radicalement différent. Dans la mesure où je publie très peu d'auteurs anglo-saxons, je travaille énormément avec les traducteurs. Mon travail va être de trouver le bon traducteur, celui avec lequel j'ai de vraies affinités littéraires et avec qui je m'entends bien. Celui-ci va faire le passeur pour me faire découvrir des œuvres qui n'ont pas été traduites en français et pour lesquelles je pourrai m'enthousiasmer.

Est-ce pour cela que sur votre site, on peut faire une recherche par traducteur, ce qui est rare ?

Oui, exactement. Ce livre-là, par exemple (*Notre quelque part*, de **Nii Ayikwei Parkes**), est le premier roman d'un jeune auteur ghanéen : c'est la traductrice **Sika Fakambi** qui me l'a proposé. Ce livre a été très remarqué pour la qualité de sa traduction, puisqu'elle a obtenu le Prix Laure Bataillon et le Prix Baudelaire de la traduction. C'est un livre que j'aurais adoré si je l'avais découvert toute seule, mais j'aurais été bien embêtée pour la traduction. Car c'est un texte qui se caractérise par un jeu sur la langue, sur les différents modes de communication dans un petit village du Ghana où les gens peuvent se parler en anglais, en pidgin ou en twi, la langue qui est pratiquée dans ce village. C'est donc **Sika Fakambi** qui m'a proposé ce roman, apportant du même coup le problème et la solution.

En janvier 2017, nous publions le premier volume d'une tétralogie traduite de l'indonésien. Même chose, cela fait plusieurs années que je recherchais les ayants droit de cet auteur-là, **Pramoedya Ananta Toer**, et en même temps je cherchais à qui j'allais pouvoir confier cette traduction une fois le problème des ayants droit résolu.

Justement, comment avez-vous connu cet auteur-là?



« Le Messie du Darfour », d'Abdelaziz Baraka Sakin

On dit toujours que la France publie beaucoup plus de traductions que d'autres pays comme les États-Unis ou la Grande-Bretagne. C'est vrai au sens où on publie des auteurs et des œuvres auxquels on offre une véritable réception. En revanche, on trouve de nombreux textes d'auteurs écrits dans une grande variété de langues qui sont traduits en anglais, même s'ils ne sont pas vraiment publiés. Ces traductions anglaises permettent d'en prendre connaissance. L'année dernière, j'ai publié *Le Messie du Darfour*, d'**Abdelaziz Baraka Sakin**, traduit de l'arabe par **Xavier Luffin**. C'est **Xavier Luffin** qui m'a contactée pour me proposer deux ou trois auteurs soudanais et érythréens. Il avait traduit quelques pages de chaque auteur. A un moment, je me suis prise de passion pour **Abdelaziz Baraka Sakin**. J'ai pu lire en anglais deux de ses romans, l'un qui était traduit mais non publié, l'autre qui était publié chez un microscopique éditeur, tellement microscopique qu'on ne le trouve même pas sur Amazon.

En revanche, le roman indonésien de **Pramoedya Ananta Toer** est, lui, publié chez Penguin, et j'ai pu le lire sans difficulté. Mais il y a de nombreux textes traduits du tamoul, par exemple, auxquels on peut accéder grâce à leur version anglaise. Il existe en Inde un système qui assure la traduction en anglais des principaux textes. Ils ne sont pas forcément faciles à trouver, mais c'est néanmoins faisable… C'est grâce à cela que certains de ces textes parviennent jusqu'à nous, ou encore grâce aux traducteurs.

Douze titres par an, c'est relativement peu… J'imagine que vous éprouvez plus de douze coups de foudre littéraires par an ?

Oui, c'est vrai. Mais il y a d'autres facteurs. J'ai cherché pendant longtemps un auteur indonésien. A chaque lecture, je retombais sur **Pramoedya Ananta Toer**… Ma quête a consisté à trouver les ayants droit de cet auteur-là. Les démarches ne sont pas faciles, donc le coup de foudre ne suffit pas, il faut aussi pouvoir trouver, faire traduire, publier. Le pacte, pour moi, c'est d'offrir au public ce que j'aime. Et pour publier ce que j'aime, c'est parfois un long parcours. Qui, encore une fois, passe souvent par les traducteurs. Et puis j'aime des choses assez variées : ce sont des livres qui m'ont touchée, que j'ai trouvé marquants. Mais je ne considère pas que je ne publie que des chefs d'œuvre ! En revanche, je publie des

livres forts, qui vont vous toucher, vous émouvoir, changer votre regard sur le monde, qui peuvent prendre leur place dans notre bibliothèque imaginaire, dans notre monde constitué de toutes ces voix d'écrivains, tous ces univers qui coexistent. Ça ne veut pas dire que c'est un chef d'œuvre, mais c'est un beau livre, un bon livre, qui va vous donner du plaisir, qui possède une vraie richesse d'émotion, de langue, de regard. Tout cela pour dire qu'on peut être sous le charme d'un livre, totalement bluffé ! Mais ça n'est que le début: après, cela prend beaucoup de temps.

Benny Barbash, « La vie en cinquante minutes »

Ce fameux pacte que je signe avec le lecteur passe aussi par le questionnement de ceux avec qui je partage des affinités littéraires. Souvent, je demande à ces personnes-là : « Mais toi, qu'est-ce que tu as vraiment aimé? » Si on s'adresse à un agent littéraire ou à un confrère éditeur, on n'a pas cette démarche-là. Ils vont parler d'un livre qui a bien marché, qui a eu de bonnes critiques. Ils ne vont pas me dire ce qu'ils ont vraiment aimé, ce qui les a vraiment touchés personnellement. Donc avant de réussir à trouver, dans la masse des propositions, le texte qui a une vraie vibration humaine, littéraire, poétique, cela demande un travail de fou ! Alors que si je vais voir directement quelqu'un avec qui je sais avoir des affinités, c'est beaucoup plus rapide. Cette personne peut d'ailleurs être un agent littéraire… Par exemple, j'échangeais avec l'agent littéraire de l'auteur israélien **Benny Barbash**; elle a commencé à me décrire les nouveautés qu'elle avait à proposer pour l'année. Je l'ai arrêtée : « Pourquoi ne me parlez-vous pas plutôt d'un livre sorti il y a 10 ans et que vous n'avez jamais vendu en France? » Et elle m'a parlé de **Benny Barbash**, un auteur auquel elle était très attachée, dont elle se souvenait encore 10 ans plus tard. Depuis, j'ai publié 4 ou 5 livres de cet auteur.

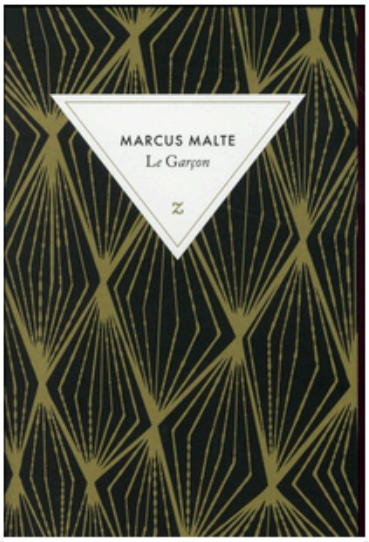
Alors évidemment, pour les auteurs français, c'est tout à fait différent. Il n'y a pas d'intermédiaire. Ce que vous voyez là, la pile appuyée sur mon bureau, ce sont tous les manuscrits que j'ai reçus depuis fin octobre…

Lire des manuscrits, est-ce que cela constitue la majorité de votre travail ?

Non, pas du tout. 90% de mon travail, c'est d'aboutir un projet et de le porter, de le diffuser, de le faire connaître. D'où la volonté de ne publier que 10 à 12 livres par an. J'ai besoin de maîtriser le travail éditorial. Effectivement, je peux avoir 25 coups de foudre, mais soit j'embauche 3 personnes de plus, soit je les publie par-dessus la jambe sans avoir le temps de les promouvoir.

Comment vous situez-vous dans le monde éditorial actuel, laminé par le marketing, la rapidité, le zapping ? On a l'impression que vous incarnez tout le contraire: la pérennité, la curiosité…

Nous ne faisons pas d'énormes best-sellers, mais nous faisons beaucoup de « long sellers », des livres qui marquent les esprits et les lecteurs, qui créent un attachement. Nous n'avons pas forcément un déferlement médiatique autour de nos publications, il est donc capital pour nous de savoir créer ce lien-là. Au Salon du livre par exemple, beaucoup de visiteurs viennent nous voir et nous disent : « Ah, vous êtes ma maison d'édition préférée… » En fait, on s'aperçoit parfois que ces visiteurs-là ont lu 4 de nos livres, c'est tout. Il faut donc démultiplier le nombre de lecteurs qui ont lu 4 de nos livres pour réussir à faire vivre une maison d'édition. A l'échelle d'un lecteur, 4, c'est beaucoup !

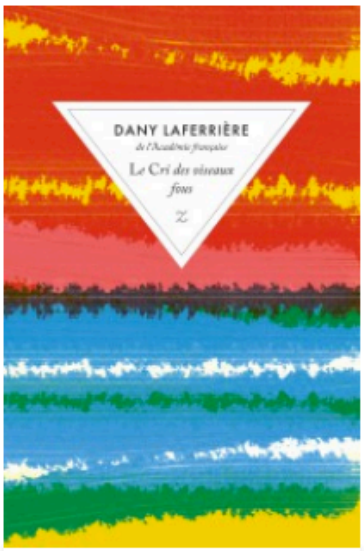


Marcus Malte, « Le garçon », Zulma, Prix Femina 2016

Vous avez une identité très forte, tant en termes de contenu que de contenant. Quand, comme cette année avec Marcus Malte et son* Garçon*, vous obtenez le Femina, j'imagine que c'est très important pour vous comme pour lui.

C'est magnifique, bien sûr. Mais comme on n'a pas le marketing, la déferlante médiatique, le seul outil qui nous reste, c'est de donner envie de lire aux prescripteurs. Et donc surtout aux libraires : là encore, le pacte de confiance est décisif. Un libraire a moins le droit de se tromper : quand il a ses fidèles clients à qui il conseille régulièrement des livres, il n'a pas vraiment droit à l'erreur ! Et Zulma répond souvent à cette exigence-là. En retour, le lecteur devient très exigeant. Il attend de nous des choses vraiment différentes, inattendues. Si soudain on faisait quelque chose de trop « mainstream », il ne comprendrait pas !

Donc vos critères sont à la fois très précis et très diffus. Si vous avez un responsable marketing dans la maison, il doit s'arracher les cheveux !



Dany Laferrière, « Le cri des oiseaux fous », collection de poche Z/a

Oui et non, car les ventes sont là. Ça fonctionne sur l'addition de un livre + un livre + un livre… Il y a trois ans maintenant, nous avons créé une collection de poche, **Z/a**, qui publie 8 titres par an. Quatre d'entre eux sont issus de notre catalogue, quatre autres peuvent provenir d'autres éditeurs ou directement d'auteurs qui n'ont pas été publiés chez nous, mais qui auraient pu l'être et qui ont vraiment une affinité, une couleur… Je me suis prise de passion pour la littérature haïtienne, et j'ai donc publié en poche plusieurs classiques haïtiens, des livres magnifiques qui n'étaient connus que par un public spécialisé. Je pense qu'on a contribué à les faire découvrir. Nous avons d'ailleurs également ressorti les trois premiers romans de Dany Laferrière dans cette même collection. Le poche nous permet aussi de toucher un autre public, qui achète différemment, et c'est une autre manière d'éclairer notre démarche éditoriale.

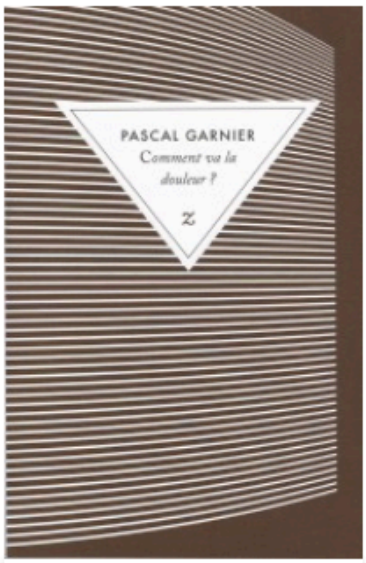
Quand vous dites que vous ne faites pas de littérature de genre, qu'entendez-vous exactement par là ?

Dans **Zulma** première formule, nous avions une collection de romans noirs, avec entre autres **Pascal Garnier** et **Marcus Malte**. Quand j'ai lancé la nouvelle formule, j'ai pensé que ces deux auteurs-là avaient tout à fait leur place en littérature dite « générale » et je leur ai proposé de rester chez **Zulma**. Pascal a vraiment eu de très beaux succès à ce moment-là, et Marcus aussi puisque lorsque nous avons publié son *Garden of Love* dans notre collection de littérature, il a remporté le Prix des Lectrices de Elle dans la catégorie « roman policier »! Donc pour moi, ce n'est pas une question de genre : ces auteurs-là viennent nous apporter une voix singulière, un regard, et c'est de la littérature. Ce sont tous deux de magnifiques écrivains. En fait, c'est plutôt une affaire de marketing et de rayon en librairie…

Est-ce que ça vous agace un peu quand vous voyez que Marcus Malte publie ses* Harmoniques *à la Série noire ?

Oui bien sûr ! Mais en même temps, *Les Harmoniques* est un roman noir parfaitement identifié. Il y avait donc une vraie logique dans cette démarche. Les choses se font très naturellement, il n'y a aucun ostracisme de ma part envers le genre « noir ». Et puis pour moi, une collection de romans noirs, il faut que cela vive… Et comme j'ai décidé de publier 12 titres par an, voilà ! En fait, ma spécialité est la diversité. Je ne peux pas faire vivre une collection de romans noirs, ou de SF : ce serait 12 livres de plus, et on passerait à une manière de travailler différente. Il ne faut pas oublier, comme je l'ai dit un peu plus tôt, que la démarche de publication de littérature étrangère est longue et souvent compliquée.

Si vous aviez un souvenir à raconter sur votre carrière d'éditrice, que choisiriez-vous ?



Pascal Garnier, « Comment va la douleur »

Un souvenir très joli : quand je cherchais la maquette des couvertures de mes livres. J'ai interrogé pas mal de graphistes, j'avais en tête une idée très précise mais très abstraite. Je voulais que ce soient de très beaux objets de papier, avec de grands rabats susceptibles d'accueillir les textes promotionnels, dont je ne voulais pas en 4° de couverture, je souhaitais que les couvertures puissent se dérouler, je voulais un beau papier, de la belle typo, sans pour autant tomber dans l'édition un peu précieuse. La littérature en France est encore très « typographique », alors que les mêmes éditeurs, lorsqu'ils publient de la littérature étrangère, mettent des jaquettes, de la couleur, etc. Je voulais avoir quelque chose de très classique, et en même temps une totale variété en termes de couleurs. Je ne voulais pas que ce soit figuratif, presque un hommage au travail d'imprimeur. Je voulais que les livres puissent parler pour eux-mêmes : « Je suis un objet littéraire, mais pas chiant. » J'ai découvert à Londres le travail de **David Pearson**, et j'ai fini par lui écrire. Il m'a dit oui tout de suite, on s'est parlé, trois jours après il m'envoyait une maquette, et c'était exactement ce que j'attendais. Le premier titre à bénéficier de cette magnifique couverture, c'était *Comment va la douleur* de **Pascal Garnier**.

Il s'agissait de pouvoir décliner cette solution sur le long terme…

Oui, et je voulais aussi que la couverture identifie immédiatement **Zulma**. Avec **David Pearson**, c'est une vraie réussite. C'est vrai, cela coûte plus cher à imprimer, on utilise des Pantone, etc., mais le résultat est là… Un bel objet qu'on a envie de garder avec soi.

Qu'est-ce que ça fait quand on apprend qu'on a le Prix Femina ?

C'est magnifique ! J'ai été immensément contente pour Marcus, pour son livre bien sûr mais aussi pour toute sa démarche, son univers, son intégrité. Je suis très attachée à ses livres, je l'aime beaucoup et ça a été un immense plaisir. Le téléphone a sonné ici, j'ai décroché, j'ai raccroché, j'ai poussé un énorme cri de joie et on s'est toutes tombé dans les bras les unes des autres. Toute l'équipe était en liesse, et ça aussi, c'est un moment magnifique pour **Zulma**. Tout ce travail, toute cette énergie, cette passion, cette pugnacité récompensés. Cela ouvre une audience énorme : à ce jour, on en est à 70 000 exemplaires, et sûrement 70 000 lecteurs heureux. C'est une magnifique reconnaissance (voir ici la chronique de *Le garçon*, de **Marcus Malte**).

Pouvez-vous nous dire un mot sur votre collection Ceytu, où vous traduisez en wolof des « classiques » ?

Nous avons créé cette collection l'année dernière avec **Boubacar Boris Diop**, avec l'idée de publier trois titres, puis de se laisser le temps de les travailler, notamment sur les questions de commercialisation, qui sont très compliquées. C'est une sorte d'exercice en « live » : au lieu de chercher la solution au problème et puis de la mettre en œuvre, nous avons fait l'inverse. Une sorte de laboratoire, en quelque sorte. Traduire du français au wolof, c'était un geste politique pour dire que toutes les langues ont des choses à apporter.

Et côté revues ?

Apulée n°2

Nous diffusons la revue *IntranQu'îllités*, dirigée par le poète haïtien **James Noël**. Et puis j'ai proposé à **Hubert Haddad** de réunir un comité de rédaction autour de la revue littéraire *Apulée*, qui « émet » depuis le monde méditerranéen et qui se veut une revue de littérature et de réflexion, avec un autre point de vue sur la littérature qui ne soit pas franco-français. *Apulée*, c'est vraiment la revue de la maison.

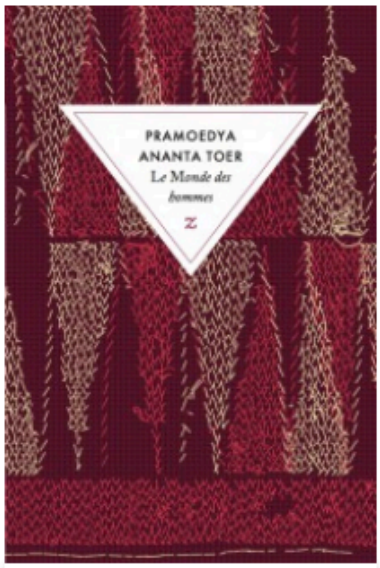
C'est une autre façon d'exprimer votre vision de l'édition ?

Je publie beaucoup de littérature étrangère. Nous ne nous contentons pas de publier un auteur, il s'agit pour nous de publier une œuvre. Nous suivons les auteurs de livre en livre. J'avais vraiment envie que la maison ait une revue, car je trouve que c'est quelque chose de vivant, de joyeux. Dans le prochain numéro, il y aura un très beau texte signé par une jeune femme, **Myriam Gaume**. C'est l'histoire d'un tout petit village de pêcheurs en Tunisie, qui présente une particularité : c'est là qu'échouent tous les cadavres de noyés. Toute la vie du village en est bouleversée : on ne peut pas ne rien faire ! Que faut-il faire, comment faut-il le faire ? C'est un texte de 15-20 pages que je n'aurais jamais eu l'occasion de publier ailleurs que dans la revue. La générosité, le plaisir de l'accueil: dans ***Apulée***, il y a plein d'écrivains que je n'aurais jamais publiés et que je ne publierai peut-être jamais. Mais c'est une magnifique occasion de découvrir de nouvelles voix.

Vous traduisez très peu de littérature anglo-saxonne. Est-ce un vrai choix « politique », ou l'envie délibérée d'aller ailleurs.

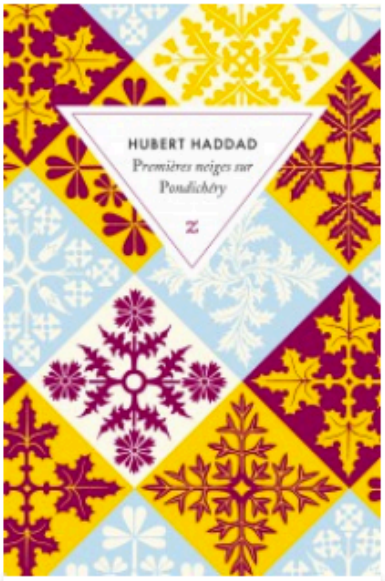
Je voulais effectivement aller là où les autres n'allaient pas. Et puis la langue anglaise relève de la culture dominante, même si bien sûr on trouve en langue anglaise des auteurs qui ne sont pas « mainstream ». Je n'ai aucune hostilité, je suis angliciste de formation et j'adore la littérature anglo-américaine…

Voulez-vous nous parler de l'actualité de Zulma ?



« Le monde des hommes », de Pramoedya Ananta Toer

En janvier, nous publions le premier volume d'une tétralogie indonésienne signée **Pramoedya Ananta Toer**. Il a écrit le « *Buru Quartet* », qui s'appelle ainsi parce qu'il a passé de nombreuses années enfermé dans le camp de Buru, « le goulag des mers du sud », où il n'avait le droit ni de lire ni d'écrire. Il a donc commencé à raconter cette histoire à ses co-détenus. C'est un vrai feuilleton romanesque, un *bildungsroman*, la prise de conscience d'un jeune Indonésien, qu'on prend en 1880, élite de la nation, journaliste qui écrit en néerlandais, mais qui se rend compte qu'il ne sera jamais qu'un moins que rien aux yeux des colons et de ses confrères néerlandais. A ce moment-là, il se tourne vers sa langue et publie exactement ce que les Néerlandais n'attendent pas de lui. Comme ce roman est écrit en situation d'incarcération, il est marqué par des rebondissements liés à ce contexte. Le premier volume, *Le monde des hommes*, sort maintenant, en janvier. Le deuxième, qui sort en mars, s'appellera *Enfant de toutes les nations*. C'est écrit de telle manière qu'on a la sensation que l'auteur vous raconte une histoire, rien qu'à vous.



Hubert Haddad, « Premières neiges sur Pondichéry »

Et puis il y a le nouveau roman de **Hubert Haddad**, ***Premières neiges sur Pondichéry***. **Haddad** nous emmène toujours dans toutes sortes d'endroits. Après le Japon, nous le suivons en Inde où nous rencontrons un musicien israélien qui profite d'une invitation à un festival de musique en Inde pour claquer la porte à Israël. On se rend compte que ce personnage a été blessé dans son corps - il est aveugle. L'Inde c'est les odeurs, les sensations, l'air sur la peau… L'auteur nous transporte dans ces paysages de sensations, et le héros découvre à Fort Cochin l'antique synagogue bleue, vestige d'un village juif installé là il y a des millénaires. C'est presque un conte en même temps qu'une réflexion sur le judaïsme. Avec deux grandes questions : si Israël avait été fondée ailleurs ? Et si le judaïsme avait prospéré là, en Inde ?

Éditions Zulma, 18 rue du Dragon - 75006 Paris

orange Fondation
Lecteurs.com

"Je suis toujours en quête de nouvelles voix" : entretien avec Laure Leroy, fondatrice et directrice des éditions Zulma

mercredi 18 juillet 2018

Laure Leroy a 23 ans seulement quand elle décide de se lancer, avec candeur et beaucoup d'énergie, dans le métier d'éditeur. **Depuis 1991, la route a été longue, la maison Zulma s'est bâtie une réputation de qualité et d'exigence généreuse inexpugnable**. Elle est aujourd'hui l'écrin du nouveau Prix Orange du Livre 2018, Cette nuit de Joachim Schnerf.
Pour lecteurs.com, Laure Leroy revient sur son parcours mais aussi définit la littérature telle qu'elle l'aime, la conçoit et la publie. Entretien.

- Joachim Schnerf a reçu le prix Orange du Livre. Quelles sont les conséquences d'un tel Prix pour l'éditeur ?
Le Prix Orange est avant tout un prix de lecteurs, et obtenir la consécration d'une telle communauté de lecteurs, c'est vraiment magnifique ! Au-delà du lauréat et du roman couronné, c'est aussi l'occasion de mettre en avant tout un catalogue. Quant à la promotion que la Fondation Orange organise autour de ce prix, elle est tout simplement impressionnante ! C'est donc une très belle aventure qui commence.

- Comment votre aventure avec Joachim Schnerf a-t-elle débuté ?
Ah, que d'aventures ! Joachim est un excellent éditeur et un fin lecteur. Quand il m'a proposé son manuscrit, j'ai donc tout de suite eu envie de le lire. Je suis toujours en quête de nouvelles voix, et même si je publie peu de livres chaque année, j'essaie toujours de ménager un espace pour un nouvel auteur qui rejoindrait la maison. En lisant *Cette nuit*, je suis immédiatement tombée sous le charme. C'est un livre drôle, profond, poétique, avec une forme d'engagement au monde qui correspond tout à fait au catalogue de Zulma.

- Les éditions Zulma existent depuis 1991, quelles en ont été les principales étapes éditoriales ?
Au moment de co-fonder la maison, j'avais 23 ans. Autant dire que j'avais autant de courage et de folles espérances que d'inexpérience ! Après une quinzaine d'années, j'ai donc eu envie de refonder la maison, de fond en comble. Ce que j'ai fait en 2006. C'est celle que l'on connaît aujourd'hui, avec son ouverture sur le monde et ses magnifiques couvertures. C'est un catalogue très littéraire, très exigeant, mais jamais élitiste. Et il était donc logique, en 2013, de proposer également une collection de poche : Z/a. L'année prochaine, nous lancerons une toute nouvelle et très belle collection d'essais. À suivre, donc...

- Vous publiez de la littérature francophone comme étrangère. Comment dénichez-vous les textes que vous publiez ?

Je publie des auteurs très divers, qui écrivent dans toutes les langues du monde, y compris en français. Nous recevons donc énormément de propositions. Mais chaque livre a sa propre histoire. On pourrait écrire un roman rien que pour raconter comment chacun est arrivé jusqu'à nous. Les traducteurs sont évidemment des interlocuteurs privilégiés. Ils sont passionnés, engagés, et savent qu'ils trouveront chez Zulma une oreille plus qu'attentive à tout ce qui sort des sentiers battus.

- Quelles qualités doivent rassembler les manuscrits pour figurer dans le catalogue Zulma ?

J'aime la diversité du monde, j'aime les fictions qui nous disent le monde. Et paradoxalement, tous ces grands ailleurs nous en disent beaucoup sur nous-mêmes, ici et maintenant. J'aime être émue, emportée, bouleversée. J'aime entendre une voix, un style, une manière de raconter. J'aime être surprise, bousculée. Mais avant tout, chaque nouveau livre est pour moi comme un nouvel ami, qui vient habiter mon paysage intérieur et qui m'accompagne longtemps. Qui m'appartient en propre, et que j'ai immédiatement envie de partager avec d'autres lecteurs !

- Un mot sur la rentrée littéraire aux Éditions Zulma ?

C'est une rentrée très excitante ! D'abord, une découverte, un premier roman au charme fou qui nous vient tout droit de Malaisie : La Somme de nos folies, de Shih-Li Kow (traduit de l'anglais par Frédéric Grellier). C'est un livre irrésistible, drôle, intelligent, et qui une fois de plus nous montre qu'un petit coin perdu de Malaisie est finalement tout proche de nous. Et puis, un roman américain, *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu*, de Zora Neale Hurston, magistralement traduit par Sika Fakambi. C'est un monument de la littérature américaine. Mais c'est aussi un roman d'amour fou, une extraordinaire aventure, et un très grand moment d'émotion. Et pour notre rentrée en poche, *Pays sans chapeau*, de Dany Laferrière. S'il y a des lecteurs qui n'auraient pas encore lu notre académicien préféré, c'est le moment d'y aller, absolument !

Karine Papillaud

La petite maison d'édition qui voulait rendre le monde plus grand

Laure Leroy

La seconde vie de sa maison d'édition, Laure Leroy l'a conçue en écoutant ses rêves les plus fous. Désormais seule maître à bord, elle publierait la littérature du monde entier. Ainsi est née Zulma, sur un marché riche de chefs d'œuvre et sans concurrents, mais aux défis immenses : trouver des auteurs qui s'expriment dans des langues dites rares, assurer des traductions de qualité, promouvoir des livres moins attendus. Cela, dans la contrainte d'une taille réduite imposée par l'exigence d'un travail éditorial extrêmement soigné.

J'ai cofondé les éditions Zulma à 23 ans, alors que je venais tout juste de m'inscrire en DEA (diplôme d'études approfondies) de linguistique, avec pour seul bagage quelques stages effectués dans l'édition au cours de mes études. Ce métier me passionnait. J'avais découvert qu'une couverture de livre, outre le titre et le nom de l'auteur, comportait une autre marque non moins déterminante, celle de l'éditeur. Des amis entreprenants, m'entendant discourir sans fin sur le sujet, ont suggéré que nous créions notre propre maison. Jusque-là, je m'imaginais faire ma vie dans ce domaine, mais pas diriger une entreprise. La proposition sonnait comme un rêve, je m'y suis lancée sans la moindre idée des difficultés qui m'attendaient.

Apprendre et renaître

Vingt-cinq ans plus tard, j'aime autant mon métier d'éditrice que celui de chef d'entreprise, avec ses risques et ses paris. J'ai passé les premières années à en explorer toutes les facettes, m'initiant aux tractations avec les banquiers, experts-comptables, distributeurs et autres avocats, faisant aussi l'apprentissage intime de la relation avec le texte – savoir le choisir, le lire, guider son auteur ou son traducteur.

Quinze ans après sa naissance, la société frôlait le dépôt de bilan. Elle avait beau être minuscule, elle n'en avait pas moins des problèmes complexes à surmonter : gestion des droits d'auteur, propriété intellectuelle, procès pour plagiat… C'est habituellement aux alentours de la cinquantaine que l'on crée sa maison d'édition, fort d'une expérience et d'un réseau solides. Rien de tel pour moi qui avais appris "sur le tas", exploré, expérimenté toutes sortes de pistes dont j'ai, depuis, littéralement pris le contre-pied.

Nous étions deux codirecteurs et prenions ensemble les décisions, fonctionnement que je déconseille parfaitement dans l'édition. Il est difficile, dans ces conditions, de tenir une ligne éditoriale serrée et cohérente. Avec le temps, chacun développe sa vision du monde et du métier, et les publications perdent en acuité. J'ai posé mes conditions à mon camarade : soit je déposais le bilan, soit je prenais seule la direction de l'entreprise et assumais toutes les décisions. Il m'a laissé la main.

© Patrice Normand / Opale / Zulma

Laure LEROY

Fondatrice des éditions Zulma

Le désir aux commandes

Une fois aux commandes, j'ai tout remis à plat. Mes désirs sont devenus ma ligne directrice.

Ouvrir l'horizon

Première règle, qui est loin d'être un principe dans l'édition, je ne publierais que des livres que j'aimais. Voilà, somme toute, le seul critère auquel je puisse absolument faire confiance. Mes goûts étant éclectiques, depuis la littérature chinoise classique jusqu'à Dumas et Faulkner, ce n'était pas un gage d'uniformité, mais de subjectivité assumée. Aujourd'hui d'ailleurs, les lecteurs reconnaissent qu'on ne sait jamais ce que réserve un livre publié par Zulma, hormis qu'il sera bon. Pour remonter la pente après le risque de faillite, je n'avais pas le choix : mes livres devaient plaire. Ne pouvant m'appuyer sur un carnet d'adresses pour les promouvoir, j'avais pour seul va-tout les lecteurs, leur goût pour mes ouvrages et leur envie de le partager.

Deuxième règle, je publierais de la littérature du monde entier – et à ce titre, pourquoi pas, de France. Je ne dépasserais pas une douzaine de livres par an, de fiction uniquement. J'abandonnais donc la poésie, le théâtre, les essais, les manuels pratiques, les sciences humaines, la bande dessinée, l'humour au quatrième degré ou encore l'érotisme, autant de genres que j'avais pratiqués jusque-là.

La palette culturelle de mes auteurs serait la plus large possible. De la littérature dite étrangère, nous ne connaissons guère, finalement, que celle d'Europe et du monde anglo-saxon, à quelques exceptions près. Durant nos études, nous n'apprenons rien ou presque des cultures indonésienne, iranienne ou ghanéenne. Et parmi les 200 romans étrangers qui fleurissent à chaque rentrée, plus de la moitié sont traduits de l'anglais – et encore, de l'anglais des États-Unis et du Royaume-Uni, pas du Kenya.

Pourquoi se priver de la relation intime qu'offre la littérature avec le monde, de cette connivence qu'elle établit avec les univers les plus éloignés ? La langue d'un écrivain charrie une culture, un imaginaire, une narration bien particuliers, le plaisir indescriptible d'être transporté dans un inconnu qui devient familier. Il m'a semblé que si j'explorais des univers auxquels aucun autre éditeur français ne s'intéressait, je dénicherais nécessairement, statistiquement, quelques chefs-d'œuvre, mais aussi des textes qui me parleraient et me chanteraient une autre chanson du monde, des écrivains pour lesquels je me prendrais de passion.

Encore fallait-il arriver jusqu'à eux. J'ai par exemple publié Vaikom Muhammad Basheer, écrivain du Kerala, État du sud-ouest de l'Inde. Né au début du XXe siècle, il fut un compagnon de route de Gandhi, a rejoint puis quitté le parti communiste, insuffisamment révolutionnaire à son goût, est devenu le héraut du lien intercommunautaire, des anti-castes et des féministes. Il est surtout un extraordinaire conteur, plein d'humour. *Les Murs et autres histoires (d'amour)* est traduit de sa langue natale, le malayalam. On me dit parfois que c'est une langue rare, mais elle ne l'est pas davantage que l'allemand ! Avec ses 33 millions d'habitants, le Kerala a ses universités, ses journaux, ses intellectuels, monde dont nous ignorons tout. J'ai dû trouver les bonnes portes pour y entrer et m'y repérer, mener une enquête minutieuse avant de tomber sur cette perle.

J'ai décidé, dans un premier temps, de ne pas publier d'auteurs anglo-saxons. Ils avaient suffisamment de chances ailleurs. Quant aux textes français, je tenais à ce qu'ils témoignent d'une multiplicité de voix, d'horizons et de trajectoires, que leurs auteurs viennent de l'Hexagone ou des quatre coins du monde. Tout ceci n'était donc guère germanopratin.

Fabriquer les plus beaux livres du monde

Ces principes étant posés, les ouvrages devaient prendre forme. Je les voulais immédiatement repérables, de sorte qu'ils soient leur propre publicité – d'autant que j'avais peu de moyens de communication. Ils devaient faire signe aux amoureux de la littérature, exprimer leur nature par leur aspect physique.

En la matière, le paysage français est pour le moins stéréotypé. Prenez les deux couvertures emblématiques de la haute littérature – la collection « Blanche » de Gallimard, presque inchangée depuis 1919, et celle du Mercure de France, plus ancienne encore –, mélangez-les, et vous obtiendrez toutes celles qui annoncent de la fiction française. Elles sont toujours très sobres, monochromes. Lorsque ces mêmes éditeurs publient des traductions étrangères, ils se permettent des jaquettes en couleurs. Mon genre de littérature s'apparentant plutôt au second genre qu'au premier – il tend davantage vers Gabriel García Márquez que Marguerite Duras –, j'optais donc pour la couleur.

Une fois aux commandes, j'ai tout remis à plat. Mes désirs sont devenus ma ligne directrice.

Mes ouvrages devaient avoir une identité évidente tout en étant absolument différents les uns des autres, traduisant la voix singulière de chaque auteur. Ils devaient être hautement typographiques, tant les amoureux du livre sont attachés au bel objet.

Sans trop y croire, j'ai contacté le graphiste britannique David Pearson, qui avait notamment dessiné pour Penguin la somptueuse collection « Great Ideas » de grands textes philosophiques, conjuguant des singularités formelles radicales et une cohérence d'ensemble, le tout sur une carte cotonneuse, avec un embossage très fort. Une merveille. Je l'imaginais comme un vieux monsieur très sollicité qui m'éconduirait. Il avait à peine 30 ans et a répondu à mon e-mail dans l'heure. Quelques jours plus tard, il me proposait sa première maquette : un triangle blanc avec un liseré sur un fond haut en couleur, de grands rabats donnant le sentiment d'enserrer le texte dans un écrin, l'absence du nom de l'éditeur. Lorsqu'on retourne l'ouvrage pour lire la quatrième de couverture, premier mystère : aucune indication n'est là pour vous guider. Il faut ouvrir le rabat pour en savoir plus, et donc faire un premier pas dans le livre. Chaque couverture est une invention graphique qui répond à la tonalité du texte, son style, son atmosphère. Le papier intérieur est de grande qualité, imprimé dans une belle typographie. Le tout forme un objet très soigné, sans être luxueux ni élitiste.

Ne pouvant m'offrir des encarts dans les journaux et ne disposant pas d'un grand réseau de presse, le plus

simple était que je convainque les libraires, pour qu'ils convainquent à leur tour les lecteurs. Du reste, la presse ne dope les ventes que lorsque plusieurs grands articles vantent simultanément une sortie. Au contraire, un libraire ayant aimé un livre veut le vendre tous les jours. Il lui faut attirer et fidéliser des lecteurs par une offre originale, ayant des chances de surprendre mais pas de décevoir. Le livre pourra susciter un coup de foudre, un coup de cœur ou simplement un bon moment, mais rarement un rejet. Je ne reçois pas de plus beau compliment que lorsqu'un libraire m'avoue conseiller des titres de Zulma sans toujours les avoir lus, certain que dans l'immense majorité des cas, le lecteur sera content. Ma seule chance résidait dans cette chaîne de confiance, de qualité et de conviction, déclinée depuis les auteurs et traducteurs jusqu'aux lecteurs, par l'entremise des libraires.

À la norme, je préfère une déraison toute personnelle. Sans ignorer les lois du marché, je pense être plus fine économiquement en procédant à ma manière

La gestion par la déraison

J'ai lancé cette nouvelle maquette en 2006, et ce fut un succès immédiat. Les deux premiers titres se sont écoulés à près de 6 000 exemplaires quand, jusque-là, il était miraculeux que j'en atteigne 1 800. La notoriété de la maison a grandi, faisant mentir les règles de gestion les plus élémentaires. À la norme, je préfère une déraison toute personnelle. Sans ignorer les lois du marché, je pense être plus fine économiquement en procédant à ma manière qu'en me conformant à des standards qui me noieraient dans la masse. Parmi toutes les options, je choisis la plus belle – et parfois la plus chère – dès lors qu'elle sert le texte, dans le fond comme dans la forme : affinage mot à mot de la traduction, impression des couvertures en couleurs Pantone plutôt qu'en quadrichromie, présence de rabats, beau papier intérieur…

Une folie souvent payante

Cette stratégie est souvent payante, comme en témoigne l'aventure du *Nouveau Magasin d'écriture* d'Hubert Haddad. Chef-d'œuvre de compagnonnage, cet objet non identifié de près de mille pages est tout à la fois une anthologie subjective de littérature, un bréviaire de style, un réservoir d'inspiration, une machine à raconter des histoires. Avec une fabuleuse érudition, il vous plonge dans Rimbaud et Borges, vous promène du genre épistolaire au fait divers, vous apprend à bâtir une intrigue, à créer des personnages… Il fallut un travail de titan pour organiser ce kaléidoscope de textes, le rendre explicite en toute intelligence. À mesure que nous avancions, l'auteur nous apportait de nouveaux chapitres. Je voyais le livre grossir, les heures s'accumuler, à tel point que j'ai décidé de ne plus en suivre le compte d'exploitation et d'aller jusqu'au bout coûte que coûte. Nous avons donné le meilleur pour créer le plus beau livre du monde. Les libraires en sont tombés fous amoureux. Ce fut une bonne leçon.

Un autre jour de folie, j'ai lancé une collection de grands textes de la littérature francophone en wolof, mettant à l'honneur Aimé Césaire, Mariama Bâ et J.M.G. Le Clézio. Elle ne dépassera probablement pas ces trois premiers opus, tant elle fut un échec économique. L'idée était née de ma collaboration avec Boubacar Boris Diop, écrivain sénégalais et promoteur passionné de la langue wolof, dont Zulma avait publié *Murambi, le livre des ossements*.

Inutile de dire qu'en France, où les librairies ont rarement un rayon en langues étrangères, ces livres n'ont pas trouvé preneur. Boubacar Boris Diop, alors professeur à Johannesburg, n'était pas disponible pour prêcher la bonne parole dans les festivals et autres rencontres. Au Sénégal, parmi les trois librairies de Dakar, l'une, d'obédience française, n'a que faire du wolof, et les deux autres avaient leur compte fermé à tout nouvel éditeur. J'espérais exploiter la piste des États-Unis, le wolof étant l'une des trois langues africaines les plus enseignées dans les universités américaines. Or, aucun distributeur en France, pas même celui de Gallimard et du Seuil, ne sait vendre outre-Atlantique, et ils sont démunis face à Amazon. J'ai dû abdiquer, ce qui n'est pourtant pas dans mes habitudes. Pourquoi ne pas essayer les foyers de travailleurs sénégalais, me direz-vous ? Cet intellectuel et militant de la cause wolof qu'est Boubacar Boris Diop n'avait pas dû bien m'expliquer – ou je n'avais pas compris – que pratiquement personne ne *lisait* cette langue orale, hormis une poignée d'érudits et les jeunes enfants qui, désormais, l'apprennent à l'école. Cette minicollection aura finalement été un geste symbolique fort, bien que coûteux.

Une autre de mes expérimentations, fructueuse cette fois, est la création, il y a trois ans, de la revue annuelle *Apulée*, sous la houlette d'Hubert Haddad, proposant un regard décentré sur le monde et la littérature, et brodant plus spécifiquement sur une toile méditerranéenne.

Si lointain, si proche

J'ai aussi voulu doter Zulma de volumes de poche. J'avais fait le constat que lorsque nous cédions nos droits à des éditeurs spécialisés dans ce format, nos ventes se diluaient. Habituellement pourtant, le volume écoulé en poche est au moins équivalent à celui de l'édition d'origine. Quand ils étaient portés par des tiers, nos textes ne bénéficiaient plus de cette osmose miraculeuse entre l'auteur, l'image de la maison et le graphisme du livre. Ainsi est née la collection Z/a, en format à peine plus petit que l'original, sans rabat mais avec une quatrième de couverture. Elle propose pour moitié des titres de Zulma et pour moitié des textes ayant été publiés par d'autres éditeurs mais n'étant pas ou plus disponibles en poche. C'est le cas du volet haïtien de l'*Autobiographie américaine* de Dany Laferrière, auteur

publié chez Grasset, que nous reprenons en poche. À ses côtés figurent Leo Perutz ou Ferenc Karinthy.

Cette collection est une autre manière de faire signe à des lecteurs, d'attirer leur attention avec des noms familiers, chose rare chez Zulma. Il est fatigant de publier essentiellement des auteurs dont personne n'a jamais entendu parler ! Qui pourrait connaître Nii Ayikwei Parkes, jeune écrivain ghanéen dont nous sortons le premier roman ? Il est utile que nous accrochions aussi des amateurs de Leo Perutz, auteur connu et reconnu, en espérant qu'ils s'aventureront dans notre catalogue.

Notre plus grand succès reste *Rosa candida*, vendu à 100 000 exemplaires en grand format et 200 000 en poche. Son auteure, Auður Ava Ólafsdóttir, était très estimée en Islande sans y être un écrivain phare. Son traducteur m'en a envoyé les vingt premières pages en anglais – le travail était en cours. J'en ai trouvé le ton étonnant, charmant, irrésistible. C'était éminemment tentant, mais j'ai pour principe de ne pas m'engager sans avoir lu le texte entier. Pendant un an, j'ai appelé tous les mois l'éditrice islandaise, lui demandant des nouvelles de la traduction anglaise. Le jour où je l'ai reçue, j'ai acquis ses droits. Nous avons traduit le texte en français depuis l'islandais, et l'avons sorti sous une couverture pétaradante, verte et orange.

L'engouement fut tel que de nombreux éditeurs étrangers ont voulu le publier à leur tour. Auður Ava Ólafsdóttir nous a confié ses droits étrangers. C'est donc nous qui avons négocié sa publication en Chine, entre autres pays. Nous sommes ainsi l'agent de certains de nos auteurs à l'international, en plus d'être leur éditeur français. Très peu de nos homologues français en font autant.

En dix ans, nous avons publié des auteurs de trente pays, traduits d'une vingtaine de langues. Nos romans conduisent du Soudan avec Abdelaziz Baraka Sakin et *Le Messie du Darfour*, fruit d'une quête de deux ans avec un traducteur, au Mexique avec le "déjanté" David Toscana, en passant par l'Indonésie avec Pramoedya Ananta Toer et sa saga du *Buru Quartet*, retraçant l'ascension du jeune Minke dans la société coloniale des Indes néerlandaises. Quant à Antonythasan Jesuthasan, qui vit en France depuis vingt ans, le récit de son passé d'enfant-soldat au Sri Lanka paraît presque une œuvre de la littérature française de langue tamoule. Quelle plus belle illustration de l'universalité de la littérature ?

Enquêtes littéraires

Un intervenant : *Par quel processus arrivez-vous à dénicher des auteurs de langues que vous ne lisez pas et qui n'ont encore jamais été traduits en anglais ?*

Laure Leroy : C'est un cheminement long et compliqué, d'autant que nos livres sont toujours traduits depuis leur langue originale, jamais depuis une version intermédiaire anglaise.

Prenons l'exemple de Vaikom Muhammad Basheer. J'étais désireuse de savoir ce qui se passait en Inde, au-delà des romans en langue anglaise dont mes homologues ont généralement connaissance. J'ai cherché des traductions en anglais de langues du sous-continent, repéré des traducteurs, fouillé les revues. Au cours de mon enquête, je suis tombée sur un numéro de la revue *Europe* consacré à la littérature du Kerala. J'y ai découvert les excellentes traductions de Dominique Vitalyos, que j'ai contactée. Elle m'a parlé d'une dizaine d'auteurs de langue malayalam que je pouvais lire en anglais d'une manière ou d'une autre, par des réseaux informels. J'ai alors attendu le coup de foudre. Je n'espérais pas nécessairement un chef-d'œuvre, mais un livre qui me tienne vraiment à cœur, me passionne, pour lequel j'aurais envie de me battre.

Même quand un texte me plaît, je ne suis pas certaine de trouver le bon traducteur. J'avais adoré *Notre quelque part* de Nii Ayikwei Parkes, en anglais du Ghana, mais sa langue, mêlant de nombreux registres, me paraissait trop complexe à transposer en français. Sans la force de conviction de la traductrice Sika Fakambi, à l'initiative de cette proposition, je ne me serais pas lancée.

Quant au grand écrivain indonésien Pramoedya Ananta Toer, mort en 2006, une libraire française m'avait conseillé ses livres il y a une quinzaine d'années. Depuis, j'avais toujours eu envie de les publier. Entre-temps, j'ai lu une foule de romans indonésiens en anglais, non disponibles en librairie mais accessibles via les agents, les éditeurs, les instituts et autres réseaux. À chaque fois, je les trouvais moins bons que ceux de Toer. Il m'a fallu dix ans pour identifier le détenteur de ses droits et trouver le bon traducteur.

Dans d'autres cas enfin, comme *Rosa candida*, la proposition arrive par la poste et elle me plaît.

Int. : *Quelle est la nature du travail éditorial que vous menez avec les auteurs et les traducteurs ?*

L. L. : Pour les livres en langue française, les auteurs me confient un manuscrit dont nous discutons, que je décortique ligne à ligne, questionnant son économie et son énergie propres. Ce n'est qu'un affinage, ces écrivains ayant déjà une magnifique plume.

Quant aux livres étrangers, ils sont certes aboutis dans leur langue, mais tout est à refaire par l'opération de traduction. Aux côtés du traducteur, je me livre à un corps à corps avec le

texte, à une relecture mot à mot pour aboutir au ton juste. Il nous arrive de proposer des amendements aux auteurs pour combler des failles, incohérences de détail ou constructions maladroites.

Dès lors que je demande aux lecteurs l'effort de se plonger dans un univers qui leur est a priori étranger, je me dois de leur livrer la traduction la plus fluide possible, sans quoi je risquerais de les perdre. Un best-seller américain traduit à la va-vite reste accessible, car il baigne dans un monde qui nous est connu. Si je ne fais pas cet effort d'appropriation pour un roman indonésien, il devient illisible. Il n'est pas non plus question, bien évidemment, de dénaturer le texte. *Notre quelque part* du ghanéen Nii Ayikwei Parkes est très intéressant de ce point de vue. Voilà un roman typique de la littérature postcoloniale dans lequel l'auteur parle depuis son "quelque part", qu'importe si le lecteur européen ne comprend pas ses références. Cet écrivain, qui a dû ingurgiter toute la littérature anglaise sans qu'on lui explique ce qu'était un tilleul, n'a que faire que vous ignoriez ce qu'est un *otwe* ou un *adanko*. J'ai beaucoup évolué en le publiant. Aujourd'hui, par exemple, j'use avec parcimonie de l'italique ou du glossaire pour identifier les termes étrangers – quoique cela passe encore pour-un roman de Rabindranath Tagore, conformément au contexte éditorial du XIXe siècle.

Une économie de la perfection

Int. : *Vous êtes un pur miracle, tant vos méthodes sont aberrantes sur le plan économique. Comment avez-vous survécu avec un fonctionnement aussi extravagant au regard du monde de l'édition?*

L. L. : En matière de gestion, je pratique l'aberration à longueur de journée! Je n'ai pas la boîte à outils pour fonctionner classiquement. Je traite les problèmes à ma manière, sous un autre angle. Je rumine, bricole, scrute les détails, invente des solutions pour mettre le pied dans la porte, entrer par la fenêtre, aller plus vite en dépit de faibles moyens humains et financiers. Les pauvres sont plus malins! Pour autant, notre travail n'est en rien artisanal. Nous sommes de vrais professionnels, avons le même distributeur que Gallimard ou encore le même imprimeur que les Éditions de Minuit.

> **Je me plais à être suffisamment riche pour ne pas être angoissée, mais suffisamment pauvre pour devoir être inventive.**

Telle une princesse au petit pois, une minuscule imperfection m'empêche de dormir. Même pour nos parutions ayant déjà eu plusieurs vies en poche avant Zulma, nous modifions une multitude de détails de forme grâce auxquels le lecteur entrera avec aisance dans le texte. Parallèlement à ce travail de fourmi, je dois embrasser tout un monde, appréhender les problèmes dans leur globalité, avec leurs tenants et aboutissants, rebondissements et arrière-plans… C'est un exercice d'équilibriste permanent.

Je me plais à être suffisamment riche pour ne pas être angoissée, mais suffisamment pauvre pour devoir être inventive. Pour que l'entreprise soit rentable – c'est-à-dire dégage un résultat annuel de 50 000 euros – je dois vendre 60 000 à 80 000 grands formats et 50 000 poches. Pour peu qu'un titre atteigne 35 000 ventes et les autres 6 000, je suis tirée d'affaire. Je n'entends pas faire fortune, mais assurer une pérennité, une solidité et une trésorerie à la maison. Plus encore, j'entends trouver des lecteurs pour ces textes que je me "décarcasse" à dénicher et publier. Il est triste, pénible et énervant de ne pas vendre des livres que l'on aime!

Ces derniers temps, le marché de la littérature s'est effondré en France. Un livre peine à franchir le cap des 10 000 ou 15 000 exemplaires. Pour notre part, nous tombons rarement en deçà de 3 000 ventes. Notre base est donc relativement solide. L'économie des plus gros éditeurs repose sur quelques best-sellers et prix littéraires. S'ils ne les décrochent pas, ils sont dans le rouge. Dans le même temps, ils publient, à mon sens, beaucoup trop… Zulma ne pratique pas, comme eux, la surproduction. Pour autant, nous ne sommes pas en reste en matière de prix littéraires : *Là où les tigres sont chez eux* de Jean-Marie Blas de Roblès a décroché le prix Médicis, *Le Garçon* de Marcus Malte le prix Femina, *Palestine* d'Hubert Haddad le prix Renaudot poche… Les ventes sont alors décuplées.

Int. : *Quelle est la taille de votre équipe? Êtes-vous secondée dans la lecture des manuscrits?*

L. L. : J'ai longtemps été seule à tout faire. Aujourd'hui, j'ai une équipe de cinq personnes, en charge de la promotion et des relations avec les libraires, des cessions et acquisitions, du suivi éditorial et de la fabrication. L'une de mes collaboratrices m'aide à "défricher" les manuscrits. J'ai plus d'un an de retard dans leur lecture.

Int. : *Avec le temps, parvenez-vous à mieux cerner les attentes de vos lecteurs?*

L. L. : Mes lecteurs n'attendent rien, si ce n'est un moment d'émotion vraie, une échappée, sans a priori sur ce qui les provoquera. Je dois m'assurer que s'ils ont aimé un de mes livres, ils aient de fortes chances d'apprécier les autres. Nous instaurons une exigence mutuelle.

Dans tous les cas, mon affinité avec le texte demeure mon seul critère. Les succès sont si rares et demandent tant de travail qu'il est hors de question que je m'embête à défendre des livres que je n'aime pas. Je choisis un texte pour lequel je suis prête à déployer toute mon énergie. Pour s'en sortir, une maison de la taille et de l'économie de Zulma doit donner le meilleur en permanence. C'est épuisant, mais stimulant.

Je ne suis pas non plus naïve et sais que certains livres ont un potentiel commercial plus évident que d'autres, dont la langue est complexe ou l'histoire moins simple à saisir. Tout est affaire de dosage. Malgré mon amour pour les littératures chinoise et indienne, je me réfrène de trop en publier : leur public en France est assez clairsemé. Avec un roman islandais, au contraire, je prends moins de risque. Je dois aussi me garder de proposer trop souvent des premiers romans soudanais… Il faut varier les plaisirs au cours de l'année, pour ne pas solliciter trop fréquemment les mêmes journalistes, les mêmes responsables de rayon en librairie ni les mêmes lecteurs.

Avec le temps, la maison a pris une tonalité particulière mêlant humour, engagement, poésie et plaisir de la narration. Il est des livres que j'adore, depuis des récits intimistes jusqu'aux aventures de Fu-Manchu, mais qui détonneraient dans ce paysage. Cela étant, je dois veiller à ne pas trop m'enfermer. D'ailleurs, je me lance l'année prochaine dans les essais.

Le plaisir du texte

Int. : *Comment entretenez-vous votre relation avec les libraires?*

L. L. : L'édition est un milieu très fermé, quasi incestueux, où il faut du réseau, des relations. Or, je ne suis pas du sérail. Beaucoup de portes m'étant fermées, je passe par la fenêtre, celle des libraires. Je redouble d'efforts pour les convaincre, à grand renfort de rencontres. La presse n'a pas vraiment besoin d'une maison comme la nôtre, tandis que les libraires ont besoin de livres de qualité, surprenants, originaux, susceptibles de fidéliser une clientèle diversifiée, car pour eux aussi, la vie est dure. Si un libraire est prêt à travailler 45 heures par semaine pour un salaire dérisoire, c'est qu'il a le même plaisir que moi à découvrir des textes et des univers, à entrer en intimité avec un auteur.

J'entretiens un dialogue continu avec près de 500 librairies. Dans les plus grandes, je connais personnellement trois ou quatre responsables de rayon. J'ai embauché, en 2006, une responsable de la "surdiffusion", chargée des relations de proximité avec ce réseau. À l'époque, une dizaine de personnes faisaient ce métier en France. Aujourd'hui, tous les éditeurs le pratiquent. De ce fait, il devient plus difficile d'entrer en contact avec les libraires, qui sont assaillis de sollicitations.

Quant aux salons, ils représentent trop de temps et d'argent, sans réel retour. Il est beaucoup plus rentable d'organiser une rencontre en librairie une fois par mois. Je me contente du festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo et du Salon du livre de Paris, ne serait-ce que pour offrir à l'équipe le plaisir de rencontrer nos lecteurs.

Int. : *Pratiquez-vous la vente directe en ligne et entretenez-vous un dialogue avec vos lecteurs dans les sphères virtuelles?*

L. L. : J'étais opposée jusqu'à présent à la vente directe en ligne, pour ne pas concurrencer les libraires indépendants. Cela étant, c'est surtout à Amazon qu'elle nuirait probablement. Ma position pourrait donc évoluer. Je doute, toutefois, que ce canal représente un enjeu économique majeur. Il contribuerait plutôt à une fidélisation des lecteurs.

Quant à l'édition numérique, elle est essentiellement florissante pour la littérature de genre, en particulier les polars, la science-fiction et la romance. Les plateformes sont peu propices à la découverte et à la surprise. Nos titres stagnent à une cinquantaine de ventes digitales, 1 500 tout au plus pour les livres qui s'écoulent à 50 000 exemplaires papier. La magie du graphisme, qui opère tant chez Zulma, est diluée sur les tablettes.

Enfin, la communication digitale est une vraie préoccupation, tant la conversation avec les libraires devient saturée. Je dois m'organiser pour parler avec les lecteurs. Sachant que les jeunes apprécient beaucoup nos livres, nous devrions pouvoir les toucher par les réseaux sociaux.

Int. : *Y a-t-il des aventures proches de la vôtre dans le monde de l'édition?*

L. L. : Une vingtaine d'éditeurs de la taille de Zulma ont une belle ligne éditoriale, une proposition inédite, un graphisme sophistiqué et des livres soignés. Nous nous distinguons cependant par l'originalité de nos couvertures, internationalement reconnue.

Parmi nos homologues, chacun creuse un sillon spécifique : le *nature writing* américain pour les Éditions Gallmeister, les littératures d'Asie pour les Éditions Philippe Picquier… La spécificité de Zulma est l'étendue de son horizon. Gallimard a réalisé une étude de marché pour identifier les concurrents de sa collection « Littératures du monde entier ». Il en ressort qu'elle a d'innombrables rivaux dans la littérature anglo-saxonne voire hispanique, mais que dans les autres secteurs linguistiques se démarquent seulement un éditeur spécialisé ainsi qu'Actes Sud et Zulma.

Int. : *La maison Zulma pourrait-elle survivre à votre départ?*

L. L. : Je me pose souvent cette question intime et complexe. Peut-être suffirait-il qu'une autre personnalité prenne les rênes avec la même exigence, quitte à avoir des choix très différents des miens. Je n'ai pas la masse critique suffisante pour me doter d'un adjoint destiné à reprendre la maison. Mes collaborateurs ont un rôle bien spécifique, et aucun n'est le double de moi-même. Sans vouloir nécessairement rester dans l'histoire, j'ai un devoir de pérennité vis-à-vis d'eux et de mes auteurs. Autant dire que je n'ai pas encore la réponse.

Int. : *Avez-vous eu des propositions de rachat?*

L. L. : On me connaît suffisamment pour ne pas me faire ce genre de proposition!

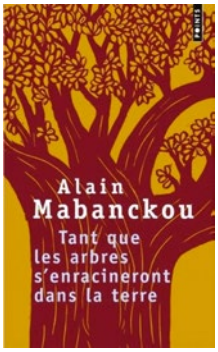
Sophie Jacolin ■

La séance a eu lieu le 15 mai 2018 dans le cadre du séminaire Création.

POÉSIE

L'AUTRE MABANCKOU

On connaît le romancier flamboyant de *Verre cassé, Petit Piment, Lumières de Pointe-Noire*, et très récemment de *Les cigognes sont immortelles* (Seuil, 2018). On le sait aussi essayiste engagé, avec *Les Sanglots de l'homme noir* ou *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*. On l'a vu aussi professeur au Collège de France *(voir FDS 38)*. Mais des rééditions récentes comme *Tant que les arbres s'enracineront dans la terre (*2004 ; Points 2017) permettent de redécouvrir ce qu'il fut à l'origine : un poète.



Le recueil rassemble des textes écrits entre 1988 – quand Alain Mabanckou a quitté le Congo pour la France – et 1999. Il livre un cheminement passionnant dans l'écriture, sous la figure tutélaire de sa mère, à qui le recueil rend hommage et qui en constitue le fil conducteur. L'ouvrage s'ouvre sur « La femme qui fit de moi un poète », récit de la disparition maternelle qui a déclenché l'urgence d'une forme nouvelle de création. La propension du fils pour la rêverie inquiétait sa mère, persuadée qu'elle causerait sa perdition ; elle devint au contraire le terreau même de l'œuvre.

La présence maternelle est l'arbre fondateur de *Tant que les arbres s'enracineront dans la terre*. Les arbres sont des êtres avec qui Mabanckou ne cesse de dialoguer. Ils parlent et guérissent. Sa mère en est la racine, lui permettant d'échapper à l'errance dans les ténèbres et lui ouvrant l'univers lumineux de la poésie au sein de la nature éternellement protectrice. *« Voici que le vent parle, les feuilles s'envolent, annoncent la nouvelle. »*

À cela s'ajoute la mémoire rigoureuse et vive du pays natal, bercé par la palabre. De cette culture orale jaillit une langue vibrante dont la vitalité se confond avec le langage de la nature. Le mot est traduction d'un silence, comme cette phrase magique, clef précieuse qui ouvre à tous les possibles : *« Regarde plutôt la splendeur des songes égarés dans l'herbe de ton enfance. »* Dans ces racines célestes que le poète repère et déchiffre sans relâche, il y a ce trésor d'où peut jaillir le vrai sens du travail poétique, celui de renouveler éternellement le langage maternel. ■ **Christine Cadiot**

ENTRETIEN

DES « ESSAIS » ANCRÉS DANS LA RÉALITÉ

© Patrice Normand

Éditant les revues *IntranQu'îllités* et *Apulée,* prônant la diversité et les littératures du monde entier, Zulma propose depuis février une nouvelle collection « Essais ». Précisions avec **Laure Leroy**, directrice de la maison d'édition.

PROPOS RECUEILLIS PAR SOPHIE PATOIS

Vous définissez votre nouvelle collection « Essais » comme *« un pendant réflexif au versant littéraire du catalogue »*. C'est une suite logique de votre ligne éditoriale ?

Oui, même si la littérature, à mon sens, reste le meilleur moyen d'appréhender le monde ! Dans notre catalogue littéraire vous avez vraiment un fil conducteur : celui de l'humanité profonde et du caractère universel des questionnements. Il me semblait important de ne pas négliger une autre manière d'interroger le monde, un peu en miroir de cette démarche, par l'essai, les sciences sociales, les sciences humaines… La même attention va conduire nos choix. Ce qui nous porte, c'est à la fois la beauté, la narrativité, le style dans lequel sont écrits les textes, leur force de conviction, leur radicalité souvent et leur humanisme. Qu'ils ne soient pas forcément dans un courant de pensée dominant, qu'ils puissent avoir un regard ouvert sur la multiplicité, la diversité du monde. Je pense que c'est plus enrichissant d'aller se nourrir à d'autres cultures, d'autres regards, d'autres prismes que ceux auxquels on est massivement habitué.

Pour diriger cette collection, vous avez fait appel à Néhémy Pierre-Dahomey, jeune romancier* et doctorant en philosophie, pourquoi ?

C'est une question de rencontre tout simplement ! En littérature, je ne publie que dix à douze livres par an. Des livres que j'ai lus et que j'aime. Ma culture en littérature étant bien plus solide que ma culture en sciences sociales, c'était donc important pour moi de ne pas faire cette démarche seule mais en m'appuyant sur quelqu'un qui maîtrise ce pan de culture. Par ailleurs, on ne peut pas travailler ensemble si on n'a pas la même conviction. Néhémy est quelqu'un en qui j'ai une grande confiance.

Les deux premiers titres publiés, *La Pensée écologique* de Timothy Morton et *L'Âge de la colère* de Pankaj Mishra entrent en résonance avec l'actualité. Est-ce le fil rouge de cette collection : prendre place dans le débat d'idées ?

La Pensée écologique pourrait être à lui seul un manifeste de l'ensemble de la maison ! C'est un livre essentiel, magnifique et c'est une chance de pouvoir le publier. Sa lecture change radicalement notre mode de pensée. Après l'avoir lu, il est très difficile de se demander ce que l'on pouvait penser avant… de l'avoir lu ! Il a vraiment cette qualité performative. Pour Morton, on ne peut pas penser l'écologie, l'anthropocène ou la sixième extinction de masse avec les outils dont on dispose aujourd'hui. La première action consiste à changer totalement notre regard sur le monde pour réussir à concevoir ce qui se passe et à agir en conséquence. Préparer une telle collection prend du temps et nous n'avons pas choisi ce livre au moment de la démission de Nicolas Hulot ni *L'Âge de la colère* par rapport au mouvement des « gilets jaunes »… Mais ces deux ouvrages abordent des questions essentielles et sont ancrés dans la réalité et le social. ■

* Auteur de *Rapatriés*, Seuil, 2017 (voir FDS n° 40).